

Texte : Robert L. Philippart

Vivre en châtelain bourgeois

« Villas sollen wie Perlen an einem Diadem einen geeigneten Platz finden. Dieselben sollen des steten Einerlei wegen abwechseln mit geschlossenen Häuserreihen. Auf diese Art und Weise könnte man dem Auge Überraschungen bereiten, die einen bleibenden Eindruck hinterlassen würden »
(Luxemburger Zeitung, N° 160, 8 juin 1892, p. 3.)

Villa Guillaume
Bonaventure Pescatore



Photo: Batty Fischer / © Photographie de la ville de Luxembourg

La capitale réunit les décideurs

Lorsque le traité du 11 mai 1867 déclara le Luxembourg pays neutre et imposa la démolition de la forteresse, la ville entra dans une profonde crise. Sans port ni ressources naturelles, elle devait se réinventer après des siècles d'économie liée aux garnisons. Trois solutions furent envisagées : créer une université, développer l'industrie ou faire de Luxembourg une véritable capitale.

C'est cette dernière option qui s'imposa. La capitale devint le centre de décision politique auquel se rattachèrent progressivement les décisions économiques et financières. Il devint possible de diriger des entreprises installées dans le pays tout en résidant à Luxembourg et pas nécessairement sur les lieux de production. La création en 1856 de la *Caisse d'Épargne* et de la *Banque Inter-*

nationale marqua les débuts du secteur financier, dont l'importance grandit avec l'essor de la sidérurgie et les concentrations industrielles de la fin du XIX^e siècle. Ce développement se fit dans le contexte de l'intégration de l'Alsace et de la Lorraine, devenus allemandes, à l'union douanière allemande.

La qualité de vie du décideur

Avec l'arrivée du chemin de fer, le plan d'aménagement de 1868 proposa de diriger les grandes routes internationales vers la Ville Haute afin de renforcer les liens avec les marchés étrangers. Ces voies prirent la forme d'avenues reliées par des boulevards résidentiels. Dès 1868, l'État mit en vente des terrains destinés à la construction de villas. En 1871, le paysagiste français Édouard André proposa d'agrandir le parc de la ville et de l'entourer de villas dont les jardins privés s'intégreraient au paysage de la promenade publique.

De plus en plus de villas

Le projet de loger les décideurs économiques dans un cadre paysager aménagé sur les anciennes friches militaires connut un grand succès. Les terrains furent progressivement lotis pour industriels, entrepreneurs et commerçants liés au chemin de fer. De nouvelles zones résidentielles apparurent notamment avec l'aménagement du boulevard Joseph II (1885), de la rue Adames (1890) et du boulevard Emmanuel Servais (1906). Le quartier des villas, situé entre le boulevard Royal, le boulevard Grande-Duchesse Charlotte et le boulevard de la Foire, offrait un cadre aéré et calme, à quelques minutes à pied du centre-ville.

Industriels étrangers

Les acquéreurs de ces terrains furent essentiellement des industriels, des « propriétaires-rentiers » qui avaient le courage de faire construire leurs villas sur des terrains remblayés et vides autour d'une ville au parc immobilier suranné. L'État les avait autorisés à intégrer des vestiges d'ouvrages militaires soit comme caves, soit comme assises pour leurs nouvelles constructions. Ainsi, pas besoin de financer sa cave ! Les jardins privés des villas étaient aménagés sur les parties remblayées du terrain.



Photo: Heritage Pierre / le Photoblog de la Ville de Luxembourg

Intérieur Villa Bonaventure Pescatore
(Villa Le Gallais, Ambassade de Belgique)

Ces industriels avaient fui en partie l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, étaient des Luxembourgeois retournés au pays, ou des ingénieurs venus dans le cadre de la construction des chemins de fer et d'usines : Louis Goldmann, originaire de Kreuznach, actif dans la teinturerie à Larochette commandita en 1876 la *Villa Wilhelmy* au boulevard Royal. L'Irlandais, Thomas Byrne, venu à Luxembourg dans le cadre de la construction du chemin de fer se fit construire en 1874 la *Villa des Roses* (emplacement de l'actuel *Hôtel Royal*). Il fit sa carrière par la suite dans les mines et usines de Rodange, Rumelange et Tétange. Eugène Kerckhoff, originaire de Quesnoy, était actif dans l'industrie drapière. Son fils, Albert, était actionnaire de la *Compagnie générale des Ciments* (aujourd'hui *Hôtel Pétrusse*). Gabriel Mayer exploitait une manufacture de gants et était originaire de Saint-Avold (*Villa Vauban*). Jean-Henri Jules Thierry propriétaire d'une tonnellerie, s'était fait construire la *Villa Foch* au boulevard Joseph II. Edouard Wolff von Schweitzer avait ses origines en Allemagne (*Villa Croix Rouge*, 1869). Il avait fait sa carrière comme conseiller supérieur de la Justice. Ferdinand von Schaeffer était un banquier et consul luxembourgeois revenu en 1869 de Vienne pour participer à la gestion de la compagnie du chemin de fer Guillaume-Luxembourg (emplacement de la résidence épiscopale). Guillaume Bonaventure Pescatore avait été banquier à Paris avant de retourner à Luxembourg et se fit construire en 1875 sa villa au boulevard Royal (emplacement de la *Banque de Luxembourg*). Marie-Antoinette Gillard-Collart, veuve de l'industriel Charles Gillard et membre de la famille des forges Collart, rentra de France et se fit construire la *Villa Gillard Collart* au boulevard Royal (aujourd'hui *Banque Centrale*). L'in-

Villa Thomas Byrne



Photo: Antoine Davito © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Photo: Antoine Davito 1974 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Villa Wilhelmy intérieur

génieur Georges Lamort était retourné de Paris avant de s'installer définitivement au boulevard Royal. L'entrepreneur immobilier Alfred Lefèvre, originaire de Gouvy (1917), s'établit dans la belle villa qui abrite aujourd'hui l'Ambassade des États-Unis). Le concessionnaire allemand de vins Moritz Gernsbacher se fit construire une belle villa rue Sainte-Zithe à l'emplacement de l'actuel bâtiment de la BCEE. Il était le père de l'inventeur, auteur et éditeur Hugo Gernsback, créateur du terme de *science-fiction*.

La deuxième génération habitant les villas était autant constituée de directeurs d'usines sidérurgiques (famille de Gargan, Aloyse Meyer, Norbert Le Gallais).

Conformisme bourgeois

La bourgeoisie de la fin du XIX^e siècle s'inspira volontiers du mode de vie aristocratique. La villa apparaît ainsi comme un château en miniature, libre des quatre côtés et doté d'entrées de service

et d'escaliers réservés aux domestiques. L'organisation spatiale y est largement standardisée, reflet d'un conformisme social partagé par cette élite. Des recueils de modèles architecturaux circulaient d'ailleurs pour guider la conception de ces demeures. La villa n'était pas nécessairement destinée à de grandes familles, mais mettait surtout l'accent sur la discrétion et la représentation sociale.

Certaines villas atteignaient des dimensions remarquables : celle de Ferdinand von Schaeffer comptait 36 pièces habitables, la *Villa Pescatore* 15 et la *Villa Lamort* 19, dépendances non comprises. Les caves abritaient les espaces techniques – stockage, chaufferie et cuisine reliée par un monte-charge à l'office et à la salle à manger du rez-de-chaussée. Cette organisation permettait de tenir les activités domestiques à l'écart des salons d'apparat. Parmi les espaces de sociabilité figurait souvent une salle de billard pouvant atteindre 44 m², loisir particulièrement apprécié dans les milieux bourgeois.

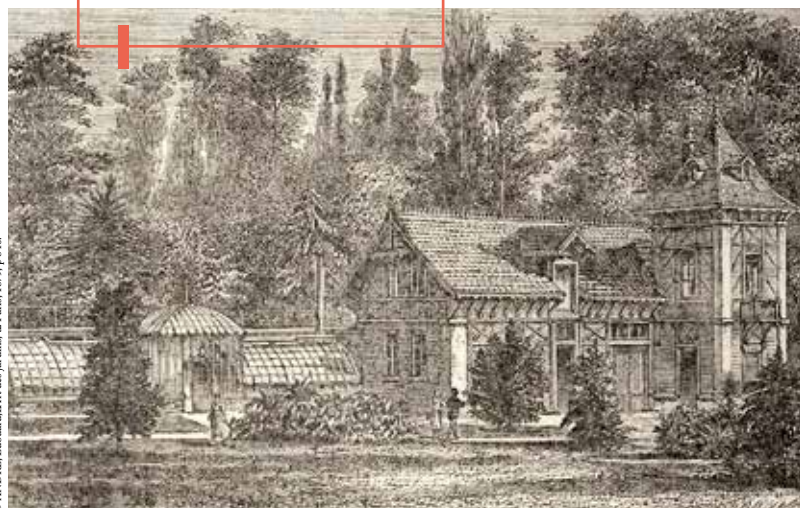
Les pièces de réception reflétaient les codes sociaux de l'époque : on y trouvait fréquemment deux salons distincts, l'un pour les dames et l'autre pour les messieurs, parfois complétés par un fumoir. Le bel étage accueillait les chambres, dressings, chambres d'invités et salles de bains. Alors que la majorité des habitants de la ville ne disposait pas encore d'équipements sanitaires – ce qui conduisit à la construction des bains municipaux en 1876 –, les villas étaient généralement dotées de water-closets à chaque étage et de salles de bains avec baignoire.

La hotte de la cuisine à la Villa Kerchoff, 2015

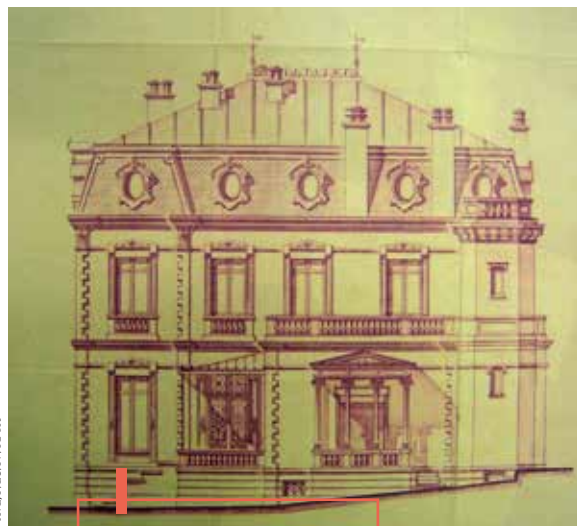


© Robert Philippart

Dépendances de la Villa Vauban



© ANDRÉ, Édouard L'art des jardins, 12 Paris, 1879, p.840.



© AVL, P/LU/IV/4C 805

Plan de la façade est de la Villa Vauban 1949

Les mansardes abritaient buanderies, séchoirs et chambres pour les domestiques. Cuisiniers, servantes, souvent issus de milieux modestes, vivaient ainsi au sein de la maison et participaient à la vie quotidienne de leurs employeurs. Les villas répondaient également aux exigences sanitaires et techniques de leur époque : grandes fenêtres favorisant l'aération et la lumière, chauffage souvent au gaz et utilisation de matériaux modernes tels que la brique industrielle, la pierre de taille, le verre et le fer. Le béton restait encore rare à la fin du XIX^e siècle, bien que le ciment fût déjà employé.

Le cadre de vie était complété par des parcs privés qui formaient un prolongement de la maison et offraient un espace de détente en plein air. Les dépendances, installées à distance pour des raisons d'hygiène, adoptaient souvent un style pittoresque contrastant avec le caractère urbain de la villa. Un *approach*, parcours circulaire pour calèche, conduisait le propriétaire au pied de la demeure avant de rejoindre les remises, écuries, selleries et logements du concierge-jardinier. Certains parcs, comme ceux des *Villas Gillard-Collart*, *Byrne*, *Thierry-Rückert* ou *Vauban*, comportaient fontaines, bassins, rocaillages ou serres destinées à la culture de fleurs, de raisins ou de légumes.

Investisseurs, industriels ou entrepreneurs, ces propriétaires avaient souvent acquis leur expérience à l'étranger et disposaient d'une vaste culture internationale. Ils se percevaient volontiers comme des « citoyens du monde ». Cette ouverture se reflétait dans l'architecture intérieure et l'ameublement, mêlant références médiévales, Renaissance ou classiques. Les matériaux les plus variés – acier, verre industriel, marbre de Car-

rare, bois exotiques ou bronze doré – témoignaient de leur aisance et de leur volonté d'afficher un mode de vie à la fois moderne et cosmopolite. Les cheminées monumentales en sont une caractéristique.

Ainsi, bien au-delà d'un simple programme urbanistique, la villa incarna l'idéal de vie de ces propriétaires-rentiers : un art d'habiter fondé sur la distinction sociale, le confort moderne, la discrétion et l'ouverture culturelle, où se conjuaient pouvoir économique, raffinement domestique et mise en scène d'un statut hérité autant qu'acquis.

Bibliographie

- Adjudication d'une belle propriété, in *L'Indépendance Luxembourgeoise*, 14 septembre 1905.
- ANLUX, H, N°374 ; TP N°363 ; TP N°566
- AVL, P/LU/IV/4C 805
- GILBERT, Pierre, La capitale et ses architectes, Luxembourg, 1986.
- KOLTZ, J.-P. Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg, Luxembourg, 1972.
- Luxemburger Zeitung*, N° 160, 8 juin 1892
- Mersch Jules, Biographie nationale, 1947-1975.
- PHILIPPART, Robert, Luxembourg, de l'historicisme au modernisme, de la ville forteresse à la capitale nationale, Louvain-la-Neuve-Luxembourg, 2006.
- IDEM, Villa Foch Luxembourg, Luxembourg-Esch-sur-Alzette, 2012. Ed. Schortgen / East-West United Bank.
- ULVELING, Jean, Notice finale sur le démantèlement de la forteresse de Luxembourg, in P.S.H., N° 34, Luxembourg, 1880.
- Villa Wolff-von-Schweitzer, in *L'Indépendance luxembourgeoise*, 24 février 1875.
- WENY, Simone, L'architecture du XIX^e siècle, in *L'Art au Luxembourg, de la Renaissance au début du XXI^e siècle*, Bruxelles-Esch-sur-Alzette, 2006. Ed. Fonds Mercator.

Robert L. Philippart

est docteur en histoire ;
UNESCO Site Manager hon.
au ministère de la Culture